

# J'ai cru au matin, de Pierre Daix

Dans cette rubrique, nous exhumons des volumes enfouis, négligés, méconnus, ou oubliés. Mémoires, lettres, essais ou romans, tous « parlent de Rennes », souvent de manière furtive, au détour d'un chapitre. Aujourd'hui un livre de Pierre Daix. Ce grand intellectuel, décédé en novembre dernier, séjourna un an à Rennes en 39-40.



SÉLECTION > **GEORGES GUITTON**

**L'AUTEUR** > Pierre Daix mort à la fin de l'année 2014 à l'âge de 92 ans est l'auteur d'une cinquantaine de livres. Son histoire est marquée par son adhésion précoce au Parti communiste à Rennes en octobre 1939, PC qu'il ne quitta qu'en 1971.

Enfant de la banlieue de Paris, fils d'une institutrice et d'un gendarme socialiste, Daix fut un résistant de la première heure, ce qui le conduisit à être déporté à Mauthausen. À la Libération, il devient le chef de cabinet du ministre (rennais) Charles Tillon. Journaliste, proche d'Aragon, il dirige ensuite des journaux communistes comme *Les Lettres françaises* puis le quotidien *Le Soir*.

On lui doit trois types d'ouvrages : des récits autobiographiques, des romans et surtout des essais sur l'art. Ami de Picasso, il a publié une dizaine de titres sur la vie et l'œuvre du peintre, mais il écrit aussi sur Delacroix, Gauguin, Hartung et de Staël. Sans oublier... le milliardaire François Pinault dont il publia une biographie.



Pierre Daix, en août 1973, dans son bureau parisien.



**LE LIVRE** > Dans *J'ai cru au matin* paru en 1976 (chez Robert Laffont), Pierre Daix fait le récit introspectif de sa vie de militant « révolutionnaire », essayant de comprendre, de trouver la cohérence de

son engagement. Le récit traverse la guerre bien sûr, mais aussi ses relations tumultueuses avec le stalinisme.

Une question le taraude, qui trouve sa source dans son séjour rennais de 39-40 : pourquoi le PCF qui entra en résistance à partir d'août 1941 n'a-t-il eu de cesse de rayer de l'histoire les actions résistantes précoces de jeunes communistes comme Pierre Daix et ses amis très tôt assassinés que furent Olivier Souef ou Claude Lalet ? Des étudiants qui, en dépit du pacte germano-soviétique, convaincus que l'ennemi à abattre étaient les nazis agirent en conséquence dès août 1940 en se mettant à dos les dirigeants du PC clandestin.

Cette question à ses yeux cruciale, Pierre Daix ne cessera de la reprendre et de l'approfondir toute sa vie.

Après *J'ai cru au matin*, il sortira en 2001 un autre récit autobiographique *Tout mon temps* (Fayard), puis *Dénis de mémoire* (Gallimard, 2008). Enfin, grâce à l'apport d'archives et de recherches historiques récentes, un ultime ouvrage : *Les combattants de l'impossible*. La tragédie occultée des premiers résistants communistes, livre paru chez Laffont en novembre 2013, un an avant sa mort. ■

## EXTRAITS

**Daix parle de son camarade et mentor Olivier Souef :**  
 « Son communisme était ascétique. Il décrétait qu'un jeune homme doit arriver vierge à son mariage (...) Cette rigueur lui aliéna les étudiants communistes locaux, porteurs dans cette province cléricale, d'une tradition de libertinage scandaleux alliant le bordel à la soulographie. »

**Juin 40, l'étudiant devient infirmier-auxiliaire :**  
 « Ç'allait être mon baptême de la guerre. Dans l'été précocement les convois d'évacués de Belgique et du Nord se déversèrent, déjà mitraillés, avec leurs blessés, les vieillards agonisant de fatigue et de soif (...) Une foule hâve s'agglutina sur la place devant la gare et dans les alentours, implorant à boire, des cigarettes, des nouvelles d'un parent perdu. »

« Puis les morts arrivèrent par grappes dans des décombres de wagons, des carrioles débordant de meubles, des automobiles couvertes de matelas. La démence crût.

Une nuit nous dûmes séparer deux femmes ivres qui se disputaient un bébé mort. »

« Le 14 juin, j'en avais fini avec mon certificat de géographie générale et (...) je passais l'oral de grec de mon certificat d'études littéraires classiques, quand on vint nous annoncer que les Allemands arrivant à Vitré, à trente kilomètres, les examens étaient suspendus (...). On nous donnait des laissez-passer afin de partir vers le Sud où s'organiserait la résistance française. »

**Après l'armistice (22 juin), Daix repasse à Rennes avant de rentrer à Paris :**

« J'ai trouvé Rennes dévastée, soufflée par l'explosion d'un train de munitions. La vie y reprenait au ralenti sous le contrôle strict d'Allemands que tout le monde jugeait infiniment plus corrects que l'armée de métier anglaise qui les avaient précédées, et bien plus convenables que les troufions français de l'arrière et de la défaite. »

**RENNES >** Dans *J'ai cru au matin*, Pierre Daix évoque l'année scolaire 39-40 passée à Rennes. Élève du lycée Henri IV, il a suivi le mouvement d'évacuation en province des classes d'hypokhâgne. S'il choisit Rennes plutôt que Caen ou Clermont, c'est à cause d'André Meynier. Ce géographe (1901-1983) qu'il avait eu comme professeur à Henri IV venait d'être nommé à la faculté des lettres de Rennes. Plus que les études, c'est la politique qui intéresse le bachelier parisien de 17 ans devenu marxiste dès le lycée. Passée la surprise du pacte germano-soviétique signé fin

août, Daix pense que cet accord est une ruse de Staline pour endormir Hitler. Pour lui, les nazis, même alliés aux communistes, restent l'ennemi à abattre, position qui l'oppose à la direction du PC. Qu'importe, dès octobre, avec « tout le romantisme de la clandestinité » (le PC vient d'être interdit), il se met à Rennes sous les ordres d'Olivier Souef, un jeune militant qui mourra à Auschwitz en 1942. En mai 40, quand les Allemands sont en passe d'écraser la France, les choses sont plus claires. Daix veut se battre. Mais on lui refuse la préparation militaire car il n'a pas 18 ans. Il se

rabat sur un rôle d'infirmier. Sa description de la débâcle à Rennes est dantesque. « Ce que j'ai appris ces nuits-là m'a beaucoup servi par la suite », note-t-il. Il fait équipe et sympathise avec un jeune scout, un vrai « curé combattant », qu'il ne reverra jamais. À la mi-juin, les Allemands étant aux portes de Rennes, Daix fuit vers le Sud avec ses camarades, puis revient quelques jours plus tard récupérer ses livres, dans une ville soudain apaisée sous le joug de l'occupant, avant de prendre le train pour Montparnasse. À Paris, une autre vie de clandestinité et d'arrestations l'attend. ■